

depuis deux ans n'ont pas fait autre chose que de faire passer une guerre entre l'Amérique et le Japon du domaine de la fantasmagorie dans le domaine des choses réalisables.

En 1905, si l'on eût parlé d'une lutte entre Nippons et Yankees, on se fût exclamé : « Quelle folie ! » En 1908, on hoche seulement la tête avec doute et on dit : « Qui sait ? »

La vieille Europe fera bien, somme toute, d'ajouter encore de l'eau à ses réserves : il y a un foyer d'incendie de plus dans le monde...

CHAPITRE XIII

L'ARCHIPEL MAUDIT

Histoire d'une colonie américaine. — Comment les Philippines furent tour à tour soumises au joug du sang et de l'or. — Il ne fait pas toujours bon d'être libéré par la race Anglo-Saxonne.

J'ai rencontré à Washington une délégation de Philippins qui venaient causer avec le président Roosevelt des affaires de leur pays. Ces gens me firent un tableau lugubre de toutes les calamités qui, depuis plusieurs siècles, s'étaient abattues sur leur malheureuse patrie : emprisonnements, tortures, confiscations de biens, bannissements, bombardements, dévastation des campagnes, incendie des villes, pestes, inondations, séche-

resses, tremblements de terre, épidémies. Puis, quand ils eurent fini la sinistre énumération, ils ajoutèrent :

— Voyez-vous, Monsieur, il en est des peuples comme des individus : la vie de quelques-uns n'est qu'une effroyable suite de deuils, de misères et de larmes... Mais nous, nous avons eu plus que notre quote-part de souffrances, et nous avons essuyé la honte suprême, qui est d'être vendu comme du bétail par un peuple à un autre... Pour que la destinée se soit acharnée de la sorte après nous, il faut vraiment que quelque malédiction pèse sur notre archipel !...

Ces mélancoliques paroles me sont revenues l'autre jour à la mémoire lorsque M. Taft annonça dans un discours que la pacification des Philippines était désormais complète, et j'ai pensé qu'il serait peut-être intéressant de retracer ici le premier chapitre que l'Amérique ait inscrit en tête de l'histoire de sa colonisation.

* * *

Ce que furent les Philippines sous la domination espagnole, on ne le sait encore que peu, mais ce peu est assez pour faire frémir.

Chose prodigieuse, pendant des années et des années, il a suffi à l'Espagne de 3,000 hommes pour asservir complètement à son joug une population de 7 millions d'âmes. Avant la grande révolte de 1896, il y avait en effet, en tout et pour tout, 1,500 soldats à Manille, et il y avait, derrière eux, répandus dans les îles, 1,500 moines. Les Tagals en étaient arrivés à ne plus savoir que préférer : le voisinage des soldats ou le voisinage des moines.

Augustiniens, récollets, franciscains, dominicains et jésuites avaient échafaudé sur tout l'archipel la puissance la plus formidable qu'on puisse imaginer. Propriétaires de terrains immenses (1), possesseurs de richesses

(1) Les augustiniens possèdent à eux seuls plus de 60,000 hectares autour de Manille. En 1877, ils ont refusé

fabuleuses, armés d'un pouvoir spirituel sans limite, dominant le gouvernement local, connaissant les secrets de chaque famille, achetant des cours de justice toujours à vendre, payant pour la disgrâce de leurs ennemis comme pour les services de leurs amis, ces 1,500 religieux étaient arrivés à être les maîtres discrétionnaires et absolus de tout un empire d'îles. Rien ne se faisait sans leur pouvoir ni leur consentement. Ils exerçaient la tyrannie la plus odieuse, mais la plus sûre : celle de l'âme. Chacun de leurs dollars était le fruit de quelque pression exercée sur une conscience, de quelque marchandage imposé à une croyance. Témoin le cas, qui vint jusqu'en cour de Rome, de ce capitaine Natalio Lopez, mort chrétiennement à Balayan, mais auquel les moines avaient refusé les dernières prières de l'Église parce que la famille n'avait pas versé 600 dollars à la communauté !...

à un syndicat anglais de lui louer un lot de 14,000 hectares, à raison de 300,000 francs par an, disant que cette somme était inférieure à la valeur locative réelle du lot.

Et cela serait encore peu de chose si à la torture des âmes ne s'était ajoutée la torture des corps. Les couvents de Nueva-Caceres et de Vigan ont abrité sous leurs murailles sacrées — cela est indiscutablement prouvé par des documents consulaires — plus d'un supplice abominable où l'on cherchait à extraire par la douleur à quelque accusé une vérité qui ne venait pas assez vite !

Combien de victimes périrent ainsi dans des martyres innombrables, on ne le saura jamais ! Il y en eut beaucoup, car le Tagal a le stoïcisme du fakir et préfère la mort à la trahison. Heureux d'ailleurs ceux qui sont morts ! Ils témoignent encore moins contre la barbarie d'un autre âge que ces pauvres êtres défigurés, estropiés, mutilés qui ont survécu et qui font reculer aujourd'hui d'horreur et d'épouvante les Européens qui les aperçoivent !

Quand le prêtre devient bourreau, on ne saurait s'attendre à voir le soldat devenir aumônier. Les boucheries de 1896 et de 1897, lors de la grande révolte, égalèrent en cruauté

les tortures de l'Inquisition. Une province entière — celle de Cavite — fut rasée comme si quelque fléau de Dieu y avait passé. Des villes entières furent abattues, des cimetières furent profanés, des routes, en guise d'arbres, furent jalonnées de cadavres, des prairies furent incendiées; en deux semaines, dans les districts de Bulacan et de Pampanga, le général espagnol Monet extermina 30,000 indigènes, hommes, femmes et enfants. Le sultan Abdul-Hamid lui-même se trouva dépassé!

Le 24 mars 1897, indigné de pareilles atrocités, un régiment espagnol tout entier — le 74^e régiment d'infanterie indigène, stationné à Cavite — se révolta. Sommé d'avoir à participer à l'œuvre d'extermination générale, il refusa, et en une nuit déserta tout entier, emportant ses armes et ses bagages. Le 25 mars, ce fut le tour d'un autre régiment. Le 26, le gouvernement espagnol comprit que, s'il ne se montrait pas énergique, l'armée tout entière passerait dans le camp insurgé. Il se montra énergique. Un meeting d'indigènes s'était réuni à la calle de Camba,

près du consulat américain, et ce meeting n'avait pas été autorisé. La police fit irruption dans la salle, brûla la cervelle à 12 individus et en arrêta 62 autres. Le lendemain, les 62 prisonniers, sans même avoir été jugés, furent alignés le long du mur du cimetière de Manille et furent fusillés du premier au dernier.

* * *

Le sang ne peut jamais être versé à profusion sans que l'or apparaisse aussitôt derrière. L'or et le sang se complètent souvent et s'appellent l'un l'autre : aux Philippines, ils coulaient ensemble dans le même lit.

Les indigènes payaient les moines pour ne pas être dénoncés et pour échapper à la torture; les moines payaient le gouverneur pour avoir sa protection; le gouverneur payait les ministres pour avoir son poste. Témoin ce général, dont le nom devait devenir si tristement célèbre, et qui fit « cadeau » de

150,000 francs à la femme du ministre qui le nomma, plus un cadeau de même valeur chaque année qu'il resta gouverneur. Il paraît que le ministre était trop honnête homme pour toucher lui-même l'argent!... Témoin cet autre général qui, en douze mois, reçut 300,000 francs des moines pour appliquer les lois contre les Tagals et 300,000 francs des Chinois pour ne pas appliquer les lois contre les Mongols! Témoin enfin ce troisième général qui, ayant refusé de se laisser subventionner par les congrégations, fut destitué, séance tenante, par télégraphe!...

Dans la longue liste des gouverneurs qui régnèrent sur l'archipel maudit, deux seulement eurent conscience de ce qu'était leur devoir, et de ceux-là, pour l'honneur de l'Espagne, il convient de citer les noms : c'était M. Moriones y Murillo, et c'était M. le comte Despujols.

Au premier, M. Canovas, alors premier ministre, devait un jour télégraphier que le gouvernement se proposait de vendre le monopole du tabac dans l'archipel à un syndicat

— de flibustiers — et il ajoutait : « Le palais est très intéressé dans l'affaire. »

« Ne m'envoyez pas votre syndicat, câbla laconiquement Moriones, ou je le rembarque par le même paquebot. Ne me rappelez pas, ou je lis votre dépêche en plein Sénat, à Madrid! »

C'est à cela que les habitants de Cayagan doivent aujourd'hui de n'avoir pas été réduits à la misère et à l'esclavage.

Quant au comte Despujols, ce fut lui ce gouverneur extraordinaire auquel j'ai fait allusion plus haut et qui refusa de se laisser subventionner par les congrégations. Moyennant une somme de 500,000 francs, les moines obtinrent son rappel des ministres à Madrid...

Soyons juste pourtant : il serait inexact de dire que le bourreau espagnol n'eut jamais de pitié, qu'il ne fit jamais grâce. Une fois, il se signala par un véritable acte de clémence : ce fut en juin 1898, lorsque le général espagnol Primo de Rivera fut contraint d'abandonner Manille devant les troupes américaines victorieuses. Ce jour-là, il voulut

au moins laisser derrière lui le souvenir d'une mesure de générosité. Et alors, savez-vous ce qu'il fit? Il proclama une amnistie pleine et entière... pour tous ceux qui avaient torturé des accusés afin de leur arracher des aveux !... Quelques heures plus tard, les soldats américains, en entrant dans la ville, passèrent sous un arc de triomphe où se détachait cette inscription : « *A nos libérateurs américains.* »

* * *

Les Américains furent, en effet, accueillis comme des libérateurs; mais chaque race a sa caractéristique, et la caractéristique de la race anglo-saxonne est de ne jamais opérer gratuitement aucun sauvetage.

Le 6 décembre 1897, peu avant que la guerre éclatât entre l'Espagne et les États-Unis, un message fut lu solennellement au Parlement, à Washington, où le président Mac Kinley déclarait que « vouloir annexer Cuba serait, d'après le code de moralité des

États-Unis, un acte de criminelle agression ». Une longue acclamation salua d'un bout à l'autre de l'archipel maudit ces fières paroles : les Philippins ne pouvaient en effet supposer que le code de moralité des États-Unis varierait selon que les possessions espagnoles étaient situées en Amérique ou en Océanie.

Le 19 mai 1898, Aguinaldo, envoyé par le consul général de Singapore, arrivait devant Manille sur une canonnière américaine. Un amiral américain, l'amiral Dewey, le faisait aussitôt débarquer et mettait à sa disposition deux pièces de campagne américaines, 700 fusils américains et 20,000 cartouches américaines. En même temps, un général américain, le général Anderson, requérait *par écrit* Aguinaldo de coopérer avec toutes les troupes américaines pour chasser les Espagnols et le chargeait d'organiser un gouvernement provisoire indigène.

Aguinaldo se conformait loyalement aux instructions des « libérateurs ». En l'espace de trois mois, il faisait 9,000 prisonniers aux

Espagnols, et un rapport officiel américain du mois de septembre 1898, adressé par deux fonctionnaires américains, MM. Wilcox et Sargent, à l'amiral Dewey, constatait qu'une administration régulière et ordonnée avait été organisée par Aguinaldo dans l'île de Luzon et qu'elle fonctionnait à la perfection...

On sait le reste... Trois mois plus tard, le président Mac Kinley signait avec l'Espagne un traité de paix qui annexait les Philippines à la République des États-Unis. En vain les libérés protestaient, faisant valoir les engagements écrits pris par M. Pratt, consul général des États-Unis à Singapore, par le général Anderson et par l'amiral Dewey; les libérateurs déclaraient simplement n'avoir jamais approuvé de pareils engagements et ils administraient une sévère semonce à tous les amiraux, généraux et consuls assez jorbards pour avoir fait croire aux naufragés de l'archipel maudit que l'Amérique sauvait les gens sans se faire payer par eux!

Et comme, le 5 février 1899, Aguinaldo,

désespéré, voulait tenter un suprême effort pour l'indépendance et demandait à négocier encore, le général Otis répondait laconiquement qu'on avait assez parlementé et que maintenant « il fallait se battre ».

On se battit...

* * *

On se battit, et, il y a quelques mois, on se battait encore. Avec quel acharnement, quelle vaillance, quel héroïsme de la part des Philippines, la censure américaine n'a pas permis qu'on le sache, mais elle n'a pu empêcher qu'on le pressente : l'an dernier encore, les insurgés tenaient la campagne à 3 kilomètres de Manille.

Certains généraux, quand ils sont malheureux, travestissent l'histoire; les généraux américains ont fait mieux, ils ont travesti la géographie. Comme il fallait justifier les lents progrès de l'armée d'occupation, comme il fallait expliquer à la nation américaine pour-

quoi la fameuse marche de Manille à Tarlac prit tant de temps et coûta tant de monde, les généraux et les correspondants militaires inventèrent à qui mieux mieux des jungles, des forêts, des collines, des cimes abruptes. La plaine immense qui s'étend sans interruption depuis Manille jusqu'à Tarlac, qui est unie comme une table de billard et dont chaque pouce de terre est labouré depuis des siècles, devint un terrain accidenté, raviné, inculte. Il y eut des chaînes de montagne, inconnues de tout le monde, qui brusquement dans les dépêches américaines surgirent du sol; il y eut des vallées, avec des torrents au fond, qui subitement se creusèrent; il y eut des forêts vierges qui tout à coup émergèrent de la prairie...

Cependant, au fur et à mesure que la colonne des États-Unis avançait, les populations indigènes purent goûter les bienfaits de l'occupation américaine. Oh ! évidemment, il y avait avec l'occupation espagnole une différence ! Ce n'était ni meilleur, ni pire : c'était autre chose !

Les libérateurs ne construisaient pas des églises ou des couvents, mais ils ouvraient des bars ou des estaminets; ils n'escortaient pas des moines, mais des délégués de trusts; ils n'imposaient pas la puissance spirituelle de l'Église, mais la puissance temporelle du *boss*. En quelques semaines, Manille ne fut plus qu'un assemblage de tavernes et de *public houses* : on disait moins le *Benedicite*, mais on buvait davantage de *cocktails*. Dans une ville où on ne comptait pas vingt ivrognes dans l'année, on ramassa chaque soir dans le ruisseau une centaine de soldats ivres-morts. La débauche dans ce qu'elle a de plus sale, de plus bestial et de plus répugnant remplaça l'Inquisition. La corruption de l'or fit place à la corruption du vin.

L'or lui-même était d'ailleurs toujours triomphant; on ne le prenait plus dans la poche des indigènes sous prétexte de sauver leur âme, mais on le prenait sous prétexte de garnir leur bourse. C'était le trust du sucre, le trust du tabac, le trust du chanvre, qui venaient flairer le corps d'une nouvelle vic-

time et se disposaient à lui sucer le sang; au bout, c'était toujours la même chose : la misère, la mendicité et la ruine !

Ici et là, le sang coulait encore : ce n'était plus au nom de la loi ecclésiastique, mais c'était au nom de la loi de Lynch, et si les corps noirs, rouges ou jaunes ne risquent plus aujourd'hui de pourrir dans les caveaux de quelque monastère, ils risquent toujours de se balancer à quelque branche d'arbre...

* * *

Je m'arrête ici. La lutte maintenant touche à son terme. Il faudra bien que l'archipel maudit se soumette et, frémissant ou non, qu'il baisse la tête sous le joug américain.

Si les Philippins méritent le sort qu'ils vont subir; si ces héroïques peuplades, après avoir pendant un siècle gémi, pleuré et souffert, méritaient d'être libres; si l'archipel maudit avait droit à l'indépendance, s'il en était digne, cela, je pourrais vous le dire en m'ap-

puyant sur des documents qui convaincraient les plus incrédules et qui émanent de consuls ou d'anciens consuls de cinq nations différentes; mais je préfère laisser la parole à une voix plus autorisée encore, à la voix d'un homme d'État américain.

Le 17 avril 1900, M. le sénateur Hoar, tenant en mains trois proclamations d'Aguiñaldo, s'écriait en plein Sénat de Washington, sans qu'une seule voix osât l'interrompre :

« Écoutez, en ceci sont les trois plus grands documents de l'histoire contemporaine. S'ils avaient figuré dans l'histoire de notre Révolution à nous, nous en aurions été fiers et nous n'aurions pas rougi de les voir placer à côté de ces grands documents que Chatham déclarait être égaux aux chefs-d'œuvre de l'antiquité ! »

Et, quelques instants plus tard, M. Hoar ajoutait :

« Monsieur le Président, il n'y a qu'un moyen et un seul par lequel les habitants des Philippines pourraient justifier de toutes les

accusations de dégradation et de déchéance portées contre eux, dans ce débat, par les avocats de l'impérialisme, c'est s'ils se soumettaient sans résistance et sans lutte à la domination des États-Unis ! ... »

Il est heureux pour l'honneur de la nation américaine que ces belles et éloquentes paroles aient été prononcées, mais il est fâcheux pour l'honneur du gouvernement américain qu'elles n'aient pas été entendues !...

CHAPITRE XIV

UNE VISITE AU NIAGARA

Si vous y allez, vous verrez très peu de cataractes et beaucoup de réclames de chaussures. — Ne vous laissez pas attendre par le vieillard qui a vu périr le capitaine Webb.

Toutes réflexions faites, ce qui m'a le plus émerveillé dans les cataractes du Niagara, c'est le train que j'ai pris pour y aller...

M. Harriman, roi des chemins de fer, m'avait dit :

— Il n'y a pas au monde de railways qui, comme rapidité et comme confort, valent les nôtres.

Et j'avais cru entendre le cri d'orgueil que pousse tout souverain sur le sol duquel on met le pied.